

La compétition

Number 159-160, September 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50156ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1992). Review of [La compétition]. *Séquences*, (159-160), 19–20.

LA COMPÉTITION

Le «royaume» des enfants

The Long Day Closes de Terence Davies est un film autobiographique qui nous reporte aux années qui ont suivi la mort de son père à Liverpool. Le style est tout à fait à contre-courant. Les images soignées — comme chaque personnage — sont statiques et parfois agrémentées d'un lent et court panoramique. La musique — surtout des chants — ponctuent chaque scène au point que les dialogues sont presque nuls. Il s'agit d'un regard d'enfant. D'ailleurs, le cinéaste nous présente souvent son jeune personnage de face, assis dans l'escalier extérieur ou à la fenêtre. Le spectateur se rend vite compte de la vie rigide, austère, conformiste, puritaine des années 55-60.

Il en va tout autrement de la vie de Léolo dans le quartier du Mile End de Montréal. Léolo est un enfant qui rêve. Si tous les membres de la famille dérapent, lui, il se réfugie dans l'écriture qui lui permet de griffonner des pages et des pages. Mais aussi de vivre ses rêves. Jean-Claude Lauzon zigzague constamment, entreprenant une scène qu'il reprendra plus loin, mêlant rêve et réalité, scatologie et trivialité, tendresse et audace. Ainsi le cinéaste nous donne une part de son enfance débordant dans l'imaginaire, mariant le banal quotidien à l'évasion capricieuse vers le séduisant trésor de l'avenir. Le film a suscité des admirateurs et des détracteurs. (Voir p. 52 et 53)

Quant à Gianni Amelio avec **Le Voleur d'enfants**, il nous entraîne sur les routes d'Italie avec deux jeunes enfants enlevés à leur mère qui initiait sa fille à la prostitution. Le carabinier qui



les conduit dans une institution apprend qu'il manque un document à la jeune fille. Il faudrait poursuivre jusqu'en Sicile. Et ce long trajet va contribuer à effacer la distance qui sépare leur protecteur des deux enfants. Le film renoue pour ainsi dire avec le néo-réalisme et permet de suivre sans fioritures l'évolution affective des trois protagonistes, sans jamais sombrer dans le mélodrame.

La jeunesse

Une vie indépendante de Vitali Kanevski est la suite de **Bouge pas, meurs, ressuscite** avec les deux mêmes acteurs principaux et dans le même *no man's land* sibérien, à la fin de l'ère stalinienne. Le jeune Valerka a grandi et rêve d'indépendance. Il est renvoyé à l'école militaire et ses relations intimes sont brouillées par des présences inattendues. Sensible, il ne peut voir souffrir aussi bien les animaux que les personnes. Le film est rempli de moments sombres, douloureux et se déroule avec des temps forts suivis de courtes échappées. Le symbolisme, la fiction, la réalité s'entremêlent. Tourné dans sept villes différentes, **Une vie indépendante** paraît passablement débridé. La finale laisse Valerka se débattre dans l'eau.

Avec **Simple Man**, nous sommes également promenés d'un lieu à un autre, à la suite d'un petit truand accompagné de son frère étudiant en philosophie. Bille cherche à séduire une femme, puis l'abandonne, tandis que Dennis veut renouer avec son père. Alors commence un *road movie* truculent parsemé de rencontres savoureuses. C'est dire que l'on ne s'ennuie pas avec tous les personnages qui alimentent cette randonnée. Hal Hartley ne manque pas d'idées originales et son film est un divertissement décontractant.

La recherche du père

Le prélude de **Luna Park** nous apprend qu'il faut tout casser: les «nettoyeurs» sont au travail avec leurs motos marquées aux emblèmes nazis. Ceux qu'ils chassent, ce sont les homosexuels, les marginaux, les Juifs, c'est-à-dire tous ceux qui ne sont pas de purs Russes. Mais tout change pour Andréi, le chef, quand il apprend que son père est juif. Il n'a qu'une idée en tête: le trouver pour le tuer. Le jour où il le trouve, il est sidéré. Cet homme est un artiste, un musicien qu'il va suivre dans ses pérégrinations. Le film de Pavel Longuine qui va cahin-caha trouver dans les montagnes russes son leitmotiv. Film étourdissant qui ne laisse pas de répit et entraîne mystérieusement le père et le fils dans une randonnée vers la ... Sibérie.

Si la fugue endiablée n'atteint pas le jeune homme du **Voyage** de Fernando Solanas, lui aussi court après son père dans une aventure à couvrir la planète pour dénoncer ceux qui l'abîment. Ce voyage initiatique le confronte à l'amitié et l'amour et lui fera découvrir les crimes commis contre la nature. Film surréaliste où le protagoniste Martin traverse de nombreux pays (à bicyclette) pour découvrir les splendeurs du passé (Machu Pichu) et les horreurs du présent (l'exploitation de la mine d'or au Brésil). Travelogue hors du temps basé sur la vitesse et le suspense.

Les trois femmes

Au pays des Juliets se rencontrent trois jeunes prisonnières en permission d'une journée. Une grève des transports déjoue leurs projets. Au cours de leurs déambulations, nous apprendrons le motif de leur incarcération. Mehdi Charef (**Le Thé au harem d'Archimède**) brode un film où l'errance est tissée de temps morts. Ainsi le sujet n'arrive pas à retenir les spectateurs.

Pour son film **Crush**, Alison MacLean a placé ses personnages dans l'éden avant la chute. Cette fable moderne entremêle la vie de trois femmes, une adolescente maladroite, une femme fatale et une critique littéraire. Le film se déroule à Rotorna, haut lieu de la culture maori avec l'odeur des geysers et la vue des lacs de boues bouillonnantes. Dès l'ouverture, on découvre les symboles qui annoncent les agitations de ces trois femmes où l'ambition le dispute à la jalousie. Le titre **Crush** trouve sa justification dans les personnages qui se déchirent habilement.

La beauté avant toute chose

Ingmar Bergman a confié à Bille August (**Pelle le conquérant**) le scénario des **Meilleures Intentions**. Il s'agit de

la
vie
des



parents et des grands-parents du jeune Ingmar avant sa naissance. S'il faut admirer les images d'une qualité exemplaire, il faut surtout louer les interprètes qui rendent leur rôle à la perfection. Et jamais dialogue dont aucune phrase n'est inutile n'aura été aussi juste. Tout le long du film, on est sous le charme de ces personnages qui vivent leurs passions et leurs difficultés. Si on ne peut apprécier ce classicisme, on ne peut nier la beauté de cette oeuvre émouvante.

On peut en dire autant de **Howards End** de James Ivory. Qui connaît ce cinéaste ne sera pas déçu. Le film a la qualité de **Chambre avec vue**, de Maurice. Pour une troisième fois, le cinéaste adapte un roman de E.M. Forster pour réussir un film somptueux. Comme dans le film de Bille August, Ivory fait confronter la richesse avec la pauvreté, l'orgueil des puissants avec la simplicité des humbles. L'action se passe en 1910 où trois familles vont s'affronter. Il faudra un long cheminement pour que l'autorité glaciale du maître Wilcox se fracture. Un film qu'on regarde à la fois avec aigreur et tendresse. (Voir p. 87)

Le Songe de la lumière sur l'artiste espagnol Antonio Lopez nous introduit dans un jardin où trône un cognassier. Après les préparatifs soignés, le peintre se met à l'oeuvre en s'inquiétant du passage de la lumière. Car, suivant sa courbe, l'ombre se déplacera. Et, jour après jour, le peintre reprend son travail avec application. Les paroles sont superflues. Antonio Lopez travaille en communiquant avec l'objet qu'il appréhende. C'est d'abord une peinture à l'huile qui le préoccupe et c'est une course contre le soleil qu'il a entrepris. Le tableau terminé, il se met au fusain avec une méticulosité de bénédictin. Le cinéma dans tout cela? Il a peut-être disparu pour laisser place à l'artiste et son modèle. Un travail de patience et de soumission. Victor Erice ou l'homme qui épouse un arbre.

Au-delà du délire

Twin Peaks: Fine Walk with Me de David Lynch était un feuilleton de télévision. La série parlait de Laura Palmer après sa mort. Le film cherche à faire connaître ce qu'était sa vie. Or, ce qu'on apprend est assez pénible. Laura aime un bel étudiant, mais ne néglige pas son pourvoyeur de drogue. Il s'ensuit des beuveries, des actes de violence, des partouzes, bref, un ensemble de scènes éprouvantes. Tous ces délires finiront quand un ange viendra rassurer les protagonistes en flottant dans les airs. Il va sans dire qu'il n'y a aucune cohérence dans ce film qui chemine suivant les instincts du moment. Dommage qu'un tel talent s'enlise dans des propos aussi délétères et sophistiqués!

Dark at Noon (L'Oeil qui ment) de Raul Ruiz nous conduit à la fin de la Première Guerre mondiale. Félicien court au Portugal où a été investie la fortune de son père. Il découvre un village sous l'influence de pouvoirs surnaturels (apparitions de vierges, habitants aveugles se dirigeant avec mains tendues, curé imprécatoire, objets hétéroclites). Bref, ce film baroque flirte avec le surréalisme le plus aigu et charrie constamment l'attention du spectateur. C'est Raul Ruiz engagé dans un imaginaire troublant.